

Et là-dessus, me faisant rapidement parcourir à sa suite diverses pièces, grandes, moyennes et petites, puis un grand jardin, mon interlocuteur, en tournant simplement un bouton, remplit brusquement ces divers espaces d'une clarté si intense que je m'écriai :

—Mais, c'est de la lumière électrique !

—C'est tout simplement le bon vieux bec de gaz accommodé à l'électricité.

—Et le résultat ?

—Avec le gaz de Paris, ce bec, réglé à la consommation courante du papillon de nos rues, éclaire environ *quinze fois plus*.

Avec les essences minérales, la lumière est multipliée aussi, mais de *six à sept fois* seulement.

Il s'était manifesté une certaine agitation parmi les membres du Congrès des ingénieurs et directeurs des usines à Gaz de France, en ce moment réunis à Paris, comme leurs confrères anglais à Edimbourg.

On s'étonnait que la nouvelle d'une découverte due à un membre français de la Société technique de l'Industrie du Gaz fût arrivée d'outre-Manche.

Dans sa réunion finale, la Société a l'excellente habitude de passer en revue les divers progrès réalisés au cours de l'année écoulée par l'industrie gazière.

Elle procède pour cela, par voie de rapports qui, confiés aux anciens présidents de la Société, sont toujours très substantiels.

L'un des rapporteurs, M. Paul Mallet, réservait à ses auditeurs une surprise ingénieuse. La primeur d'un résultat intéressant l'industrie du gaz obtenu par un membre de la Société technique devant appartenir à cette Société, l'aimable conférencier s'était procuré le texte de la communication d'Edimbourg. Ayant complété, par des renseignements personnels, les indications de la note de M. Lewes, M. Paul Mallet s'est donc trouvé en mesure de présenter, avec une rare élégance de langage, un bref mais remarquable résumé de la question.

Puis, sur un signe de lui, une lumière fantastique a jailli d'un humble foyer simplement posé sur la table d'expériences.

La salle des Ingénieurs civils semble d'ordinaire brillamment éclairée par quatre beaux lustres portant ensemble vingt-quatre lampes à incandescence électrique. Or, la nouvelle lumière semblait faire passer subitement cette peu ordinaire décoration à l'état d'amas impuissant de veilleuses tristes.

Deux longues salves d'applaudissements ont accueilli la lecture et l'expérience.

L'inventeur, poussé à la tribune par ses collègues, et naturellement assez ému, n'a prononcé que quelques mots pour rendre justice aux efforts de ses devanciers, heureux ou malheureux, et indiquer comment, à son avis, l'industrie du gaz doit procéder pour tirer, sans à-coup pour sa prospérité, le plus grand parti possible de ce puissant et subit accroissement de ses moyens d'action.

Il n'est échoppe si misérable, logement si modeste, rue si abandonnée qu'un simple bec de gaz ne puisse inonder désormais d'une lumière aussi puissante que celle dont les grands magasins, les salons luxueux et les grandes voies centrales pouvaient seules s'enorgueillir.

Par extension, il faut prévoir que si la combustion des huiles minérales déjà commencée par le même procédé, arrive à son plein développement, les villages les plus perdus seront bientôt mieux éclairés que la plus étincelante des capitales.

Si l'on songe que la population parisienne consomme annuellement pour *plus de cent millions* de gaz, d'électricité ou de pétrole, si l'on fait le calcul correspondant pour l'univers entier, on trouve que notre civilisation dépense déjà plusieurs milliards par an pour satisfaire son besoin de lumière.

N'est-il pas stupéfiant de penser que l'idée d'agiter d'une sorte de frémissement, au contact des palettes d'une roue légère, les éléments des anciennes flammes, que cette seule et simple idée va suffire à faire réaliser à l'industrie du monde d'incalculables économies.

Telle est cependant la conséquence, aujourd'hui indubitable, de la grande découverte.

Enfin, ajoutons que la lampe de M. Denayrouze a la forme d'une urne dans laquelle se trouve logée une petite dynamo et un ventilateur ; la dynamo est mise en communication avec un petit accumulateur fournissant le faible courant électrique nécessaire à la mise en mouvement de ce ventilateur ; un mélange intime de gaz et d'air se produit ainsi dans la lampe et est refoulé sur une corbeille. Auer qui prend alors une incandescence beaucoup plus considérable que lorsqu'elle est placée sur un simple brûleur Bunsen. La lampe fonctionne sans verre et peut résister au vent et à la pluie. M. Denayrouze attribue cet accroissement de l'in-

candescence au mélange plus intime entre l'air et le gaz qui se produit dans la lampe. On obtient ainsi, paraît-il, la carcel avec 4 à 5 litres de gaz et l'on crée des foyers d'une intensité considérable.

LES FUMEURS DEVANT L'HYGIENE

Utī, non abuti.

Le jansénisme tabacophile s'est efforcé, dans ces dernières années, de faire de " l'herbe de Nicot " le bouc émissaire de tous les péchés d'Israël. On a fondé des sociétés contre l'*abus* du tabac : c'était un euphémisme hypocrite pour en combattre l'*usage*. Ces sociétés n'ont exercé aucune influence heureuse au point de vue de l'hygiène, parce qu'elles ont eu précisément le tort grave d'être menées par des sectaires intolérants et dyspeptiques. Tout ce qui est exagéré est insignifiant. C'est l'histoire des sociétés de tempérance : au lieu de s'en tenir au louable programme de réfréner l'abus des boissons distillées, elles font croisade contre tout ce qui n'est point abstinence ; elles font campagne pour l'arrachement des vignes :

Je hais ces preux, portés à faire entrer
[leur foi
Dans le ventre des gens, comme une
[arme aiguisée.

Faisons donc un peu grâce à la nature humaine, puisque, comme le remarque Pécholier, " plus qu'Alcheste, Philinte est habile à toucher les cœurs. " Permettre l'usage modéré du tabac, c'est gagner de l'autorité pour en combattre les abus. Le vin, le café, le pain lui-même ne sont-ils pas d'un danger incontestable pour qui ignore les limites d'une sage modération ? Qui parle de supprimer ces denrées de première nécessité ?

Mais, dira-t-on, le tabac est une drogue. On l'a employé longtemps en médecine, et, si elle ne figure plus guère dans les bocaux du pharmacien, c'est que le marchand de tabac est à côté de l'officine. En d'autres termes, l'assuétude a tout perdu. Mais n'en est-il pas ainsi de l'alcool, du café, du thé, du sucre lui-même (témoin le vieux proverbe : apothicaire sans sucre), qui furent longtemps des médicaments, avant d'être marchandises courantes d'épicerie ? D'ailleurs, l'emploi pharmaceutique du tabac est une preuve implicite des services qu'il peut rendre à la santé : on l'a vanté surtout dans l'asthme, dans les spasmes intestinaux et étranglements, dans